



Petite championne

Robert Lasnier

Mes patins étincellent sur la glace. La musique m'enveloppe, les lames d'acier crissent sous mes pieds, je multiplie saltos et doubles boucles piquées, j'enchaîne figures libres et figures imposées sous les projecteurs multicolores, enivrée par le tourbillon de la glisse, portée par les applaudissements. Et puis c'est le silence. Un silence si fort qu'il bourdonne dans mes oreilles. Maintenant c'est fini. Les gradins sont vides. Je suis épuisée. La cérémonie de clôture du championnat d'Europe Junior a été géniale, un peu grandiloquente, comme toutes les cérémonies. Les hymnes nationaux ont retenti et je trouve ça bizarre de faire éclater ces musiques de guerre, ces musiques de mort : saloperie de nature humaine ! Je suis montée sur la deuxième marche du podium. Juste derrière Sarah, la championne de cette année. J'étais fière mais j'appréhendais déjà ce qui allait suivre, ce moment où un con d'officiel s'approcherait de moi pour me passer la médaille autour du cou. Quand il s'est avancé pour me faire la bise, ça a été plus fort que moi, une seconde j'ai repensé à mon oncle, ce salaud... J'ai eu un sursaut instinctif, un rejet vite réprimé heureusement ; il y avait plein de caméras partout, ça aurait fait désordre. Une championne ça a des devoirs. Alors j'ai fait mon plus beau sourire.

Je m'appelle Aurelline, je vis chez ma mère à Paris, je suis d'origine canadienne et j'ai seize ans. On a salué ma performance, ma jeunesse aussi. Je me suis vue à la télé pour la première fois, et mes photos ont été publiées dans tous les magazines de patinage artistique. Gros plan sur ma petite culotte, ils l'ont bien choisie, et bien recadrée, la photo ! J'ai l'habitude maintenant : le patinage est bien pratique pour ça, encore mieux que le tennis féminin ! Même au ping-pong, un règlement récent a ordonné de raccourcir les jupes déjà courtes des joueuses. Il paraît que c'est vendeur, la petite culotte d'une patineuse. Le cul et la thune, c'est ça qui mène le monde. Ça fait augmenter l'audience et donc les ventes publicitaires... Plus de cul, ça fait plus de fric, et plus de fric, ça permet de rouler en Porsche, et rouler en Porsche ça permet de se taper de nouveaux petits culs, pour lesquels il faut gagner

plus de fric, la boucle est bouclée... On imagine volontiers que la vie d'une petite patineuse est une existence de rêve. Il n'en est rien pourtant. Le patinage, c'est souvent l'enfer derrière les paillettes. On n'en parle jamais, bien sûr. On ne veut voir que la médaille, pas le revers. Moi-même, avant, j'en savais rien... Et de toute façon, moi, le véritable enfer, je l'ai connu avant de patiner. C'est même à cause de ça que je suis devenue patineuse. Mais bon, la compétition est finie, c'est les vacances. Je suis venue au Portugal en laissant à Paris cet imbécile de Marc. Il me drague depuis des mois. Il m'a rencontrée sur une patinoire, évidemment, je ne suis que là. Terrassé par un de mes regards, que je ne lui destinais nullement, il se croit amoureux depuis. Mes yeux sont bleus et ils brillent comme la glace sous les projecteurs. D'habitude, les mecs, je les envoie balader immédiatement. Leur brutalité avide me dégoûte. Ils te regardent, t'offrent un cadeau à la con en te disant que c'est pour l'amour, pas pour la baise. Mais t'as pas encore fini de déballer le paquet qu'ils te dégrafent déjà le soutif. En plus ils y arrivent même pas... Pour lui, j'ai fait une exception. Je l'ai laissé s'approcher, histoire de me marrer, et j'en ai rajouté dans les battements de cils, guettant le moment où il me poserait la main dessus comme font tous les hommes, avec des rictus qui m'épouvantent et des regards qui me font horreur.

Justement, lui il n'a rien fait de tout ça. Lui, c'est autre chose. Il me regarde comme il regarderait son stylo Mont-Blanc, avec une admiration satisfaite, sans y mettre le moindre désir, mais avec la délicatesse attentive qu'on a pour un objet précieux auquel on tient, et dont il faut prendre soin. En fait Marc ne me regarde pas, il se contente de me voir, de m'admirer et ça lui suffit. À moi aussi. En un sens il est amusant, et ça tombe bien : il me faut un bouffon, pas un amant. Un jour qu'il était là, j'ai fait exprès d'étaler sur la table basse, bien en évidence, le magazine de patinage où il y avait justement ma petite culotte à la une, mon petit cul en gros plan : il n'a pas bronché, comme s'il n'avait rien vu. Ou peut-être qu'il ne m'a pas reconnue sur le cliché : mon visage était un peu flou, lui... Marc me change des autres mecs. Au moins il ne me touche pas, c'est toujours ça de gagné. Il ne boit jamais d'alcool. Que du Coca light ou du Perrier. Son seul vice : il fume de temps en temps, des Muratti à bout doré. Mais pas trop. Plus frimeur que fumeur. Ça fait un peu plus de six mois déjà qu'il me colle, depuis ce dimanche où on s'est croisés dans une petite patinoire de province où on avait fait une exhibition au profit d'une organisation caritative, je ne sais même plus laquelle. Ces spectacles donnent bien la mesure de la bassesse de l'homme. Car

les hommes ne donneraient jamais rien s'il n'y avait une quelconque compensation, un spectacle ou un avantage fiscal en contrepartie. Le don n'est qu'un mot hypocrite sous lequel se cachent des arrière-pensées sordides. L'âpreté au gain, encore et toujours. En amour non plus, les hommes ne donnent rien, ils se servent, ils prennent, ils pillent, ils arrachent, ils saccagent ! Au mieux, ils échangent, parfois, pendant quelque temps, pas longtemps... Et quand c'est longtemps c'est jamais avec la même, ça se lasse vite, les mecs. Le patinage, au contraire, ce sont des efforts continuels, c'est une discipline stricte et du travail acharné, tous les jours : entre les entraînements, les exhibitions et les compétitions, on n'a pas un moment de répit, cette année m'a épuisée...

C'est pour ça que je suis venue passer un mois ici, au Portugal. Juillet s'achève. Il a fait beau. J'ai nagé tous les jours en mer, au large des côtes. Il n'y a pas de longues plages ici, pas de transition entre la terre et la mer. La côte plonge brutalement, l'eau est tout de suite profonde. Les abysses me fascinent. J'aime la mer. Elle est vraie. L'océan c'est la grandeur, c'est l'immensité dans la démesure, à l'image de nos rêves. C'est aussi l'origine de notre vie terrestre. Se baigner, c'est revenir à la source de l'existence, presque à l'origine du monde. J'ai dit ça un jour à Marc, il m'a regardée, la gueule ouverte et les yeux pleins de vide. Quand l'eau m'entoure, j'aime sentir sa pression puissante ; elle pèse comme une étreinte sur tout mon corps. L'eau m'enlace, me serre contre elle, sans brutalité mais avec une puissance implacable. La force des vagues est comme la force des hommes : redoutable souvent. Une force qui attire et qui fait peur, ambivalence des sentiments. La force de la mer est celle de l'amour. L'océan c'est la vie... Et puis la mer est aussi, comme la vie, un miroir à deux faces. Au-dessus : l'air, la légèreté, le bruit et la fureur, la lumière, le soleil, le vol effaré des oiseaux qui bruissent. Au-dessous : l'eau, la pression énorme, le silence et la paix, la nuit insondable des profondeurs, les mouvements rapides des poissons qui glissent. Parfois, en nageant, je sens contre mon ventre une sorte de vague plus froide, une eau venue du fond de la mer et qui me fait frissonner, comme une main morte et glacée qui se poserait sur moi...

Je mets un instant la tête sous l'eau : en bas je vois l'insondable nuit des eaux profondes. C'est là que je me sens bien, car le noir, l'obscurité, c'est ma vie, ma vraie vie, plus que la lumière éblouissante des projecteurs qui illuminent les patinoires...

Moi aussi, j'ai rêvé de ciel et de lumière, mais la vie m'a plongée au plus profond, très tôt... La mer ne m'effraie pas, elle me fascine... J'ai nagé, nagé encore, pendant des heures... Pendant ces vacances, je n'ai eu peur qu'une seule fois. Ce jour-là, avec quelques amis, on avait pris un petit bateau et on était allés assez loin de la côte ; je faisais un peu d'exploration sous-marine, et en remontant après une plongée de dix minutes, je me suis aperçue que le bateau d'où j'étais partie était loin, à un demi-mille environ. Le plus terrible ce n'est pas la distance, je nage comme une petite sirène. Ce qui est dangereux, c'est la houle. D'un coup on disparaît complètement au creux de la vague, les autres ne nous voient plus, on est sous leur horizon. Ils peuvent alors s'éloigner, partir à notre recherche dans une mauvaise direction et nous laisser là... Ce n'est pas de la mer que j'ai eu peur ce jour-là, mais de moi, de ma faiblesse, de mon insignifiance face à l'immensité impavide des flots... Car la fatigue arrive peu à peu, sournoise, le froid envahit le corps, paralyse les muscles, et la terrible crampe survient, imprévisible, terrible, puis la noyade... Quelques mouvements désordonnés, des cris qui s'étouffent bientôt, l'eau dans les poumons, la suffocation, et puis on coule, lentement, inexorablement, vers le fond, bleuâtre puis noir, où les crabes, impitoyables et patients, attendent le festin de nos chairs écrasées par l'effroyable pression sous-marine... Ça s'est bien terminé pour moi, ils m'ont finalement aperçue, ils se sont rapprochés pour me récupérer avec de grands cris de joie. Je n'ai pas compris comment j'avais pu dériver ainsi... Des courants avaient dû m'entraîner, sûrement... À croire que c'est mon sort de dériver, dans la mer ou dans ma vie. Car je dérive, il est temps que je le dise...

Nager et baiser, je n'ai fait que ça pendant tout juillet. Ça fait un peu plus de quatre ans maintenant, je fais du patinage artistique. Rien d'autre ne m'intéresse. Je suis une surdouée dans un monde de merde. J'ai renoncé à tout pour le patinage. L'an prochain, mon entraîneuse veut que je fasse à nouveau le championnat d'Europe Junior. Pour gagner cette fois, première sur le podium... Sauf que si je gagne ce sera con, car il n'y a rien au-dessus de la première marche. C'est toujours dangereux d'arriver au sommet ; on ne peut plus rien espérer ensuite, rien gravir, rien gagner, on ne peut que redescendre. Et redescendre n'est pas un rêve humain ; on ne peut pas vivre en rêvant de dégringoler, d'aller plus bas. Je ne veux pas être championne, je veux garder toujours un espoir, quelque chose à conquérir. J'aime la danse, le patinage, j'aime la beauté. Je hais les hommes. Quand je pénètre sur la patinoire, les

applaudissements crépitent. Mon entraîneuse est là dans les gradins, elle me salue de la main pour m'encourager. Elle s'appelle Katrina et elle m'aime bien. On couche ensemble. Je reste seule, quelques instants, au milieu de la piste. Le commentateur prononce les fadaises d'usage, et soupèse mes chances de remporter le titre. Il a le regard globuleux des myopes, perdu dans un ailleurs, obnubilé qu'il est par le *retour* son de son casque, tandis qu'il parle dans le micro, face aux caméras de télévision du monde entier. Il dit tout en double, une fois en français, une fois en anglais. Moi, je regarde la piste, la glace étincelante, puis les gradins, en attendant le début de la musique pour m'élancer, et je les vois, les hommes. Ou plutôt leurs yeux. Des yeux qui brillent d'une drôle de lueur. C'est vrai, ma jupe est très courte, rose vif, pailletée, toute légère autour de mon corps. Et les patins allongent encore mes jambes satinées, toutes lisses, les jambes d'une fille de seize ans : des jambes de patineuse, pas un gramme de graisse en trop. Mon régime me procure l'énergie nécessaire, m'assure la meilleure musculature, et me fait ces jambes aux courbes fermes, plus belles que celles des autres filles... Et ça, les mecs, ils le voient. Je sens des milliers de regards fixes, brûlants, qui me dévorent. Si encore ils se contentaient de regarder ma ligne ! Après tout, si j'ai choisi de patiner en championnat, je sais bien qu'on va me regarder, m'admirer aussi... Et ma tenue de patinage est faite pour ça... Ma jupe danse autour de moi en envolées fluides et chatoyantes... Mais eux, ils ne m'admirent pas, ils me convoitent, ils me veulent ; non pas comme des esthètes s'enivrant de beauté, pas comme des hommes amoureux non plus, mais comme des animaux, comme des brutes ; leurs regards fous se braquent vers mes jambes, remontent sous ma petite jupe courte et ils guettent le moindre de mes mouvements quand j'évolue sur la glace... Ma jupe s'envole, découvre mes jambes. Alors ils bandent, ces salauds, ils fouillent sous ma jupe, je le sens, je le sais, je le vois. Et même si je ne le vois pas, je le devine. Et tandis que je glisse au son de la musique, ils cherchent ma petite culotte, et leurs mains sont moites...

J'effectue un triple axel que j'ai travaillé pendant des mois, je soigne le moindre détail de ma chorégraphie, j'enchaîne des boucles, des doubles boucles piquées sur une valse de Strauss, et le temps n'existe plus, je suis au pays du Rêve, de la Grâce, de la Beauté... Patiner, c'est tout ce que je sais faire, et je veux le faire à la perfection. C'est ma seule raison de vivre. Il n'y a rien de plus beau au monde que le patinage. Mais eux, les hommes, ils s'en tapent de mes techniques, de mon travail.

Comme ils se foutent aussi de mes seize ans. Seul les intéresse ce petit triangle de tissu, qui les affole. Ils imaginent ma fente de fille, et ils bavent comme des bœufs devant l'arrondi de mes fesses tendues sous l'étoffe. Je le vois dans leurs yeux, ils n'en peuvent plus, et souvent ils croisent les jambes avec toutes sortes de contorsions, pour dissimuler leur érection. Je fais encore plus jeune que je ne suis, et du coup aucun d'entre eux n'ose m'aborder après la compétition, ils savent que je suis mineure, ils ont bien trop peur. La cochonnerie ne leur suffit pas, ils y ajoutent la lâcheté. Alors moi, exprès, rien que pour les torturer, tout en patinant, j'exagère les mouvements de mon corps. Le commentateur de la télé, cheveux frisés et air jovial, lunettes épaisses sur le nez, salue ma souplesse, il souligne mon sens de la danse et la sensualité de mes évolutions. Il ne sait pas que la seule chose que j'ai en tête alors, c'est d'allumer les mecs autour de la piste. Je fais voler outrageusement ma jupe devant eux. Ma petite culotte scintille... Et eux, devenus fous, ils sont au bord de l'explosion. Ils doivent en pleurer de frustration... Ils se foutent de savoir si on joue alors Strauss ou Stravinsky. Lorsque la musique s'arrête, je salue, en faisant la plus gracieuse des révérences, et je regarde les hommes, droit dans les yeux, en leur souriant, sous les applaudissements. Ils en crèvent tandis qu'en moi-même je me marre, je me venge...

Et tandis que je glisse lentement sur la glace pour rejoindre le vestiaire, ils se précipitent dans les toilettes où ils gémissent comme des curés ! Ils ne peuvent même pas jouir à fond, ils doivent se retenir de gueuler, à cause des autres dans les cabines contiguës qui en font autant. Le sexe est partout, même dans une épreuve artistique, même quand les patineuses sont des gamines... Je n'ai presque pas de seins, un peu comme les filles de douze ans, et je n'ai presque pas de poils non plus. C'est à cause du régime qu'on nous fait suivre, pour qu'on ait de l'énergie, des muscles, mais surtout pas de graisse. Des fois, dans les petites patinoires de province, on doit partager le vestiaire avec les mecs. Rien que de nous entendre rire et de nous voir faire les toques entre filles, ils se mettent à transpirer. S'ils savaient à quel point je suis moi-même en proie au désir en permanence ! Je fais des choses avec les filles, tous les jours. Après les épreuves de patinage, il s'en passe de belles, dans les vestiaires. Car nous, les patineuses, nous sommes perpétuellement en chaleur : la faute à tout ce qu'on nous donne à l'entraînement : les fortifiants, les hormones de croissance, les protéines, les anabolisants de synthèse, toutes ces saloperies

nécessaires pour décrocher un titre... Les patineuses sont comme des chattes en folie. C'est infernal, d'avoir à supporter ça. Nous sommes constamment surveillées, pour éviter les contacts avec les garçons : chaudes comme nous sommes, ce serait une orgie permanente, on y laisserait nos forces, on ne gagnerait aucune compétition. Et puis ce serait épouvantable de tomber enceinte. C'en serait fini du patinage, des championnats et des médailles... Par contre, entre filles, on se caresse avec frénésie. C'est notre exutoire. Il faut bien qu'on se soulage pour tenir le coup. Nos entraîneuses sont au courant et ferment les yeux. Elles connaissent bien le problème, car la plupart ont été patineuses elles aussi dans leur jeunesse ; alors elles comprennent, forcément. Et même, elles participent, comme Katrina, mon entraîneuse... Elle me lèche et me fait merveilleusement jouir. Les hommes ne savent pas faire ça, et quand ils le font, leur désir trop bestial les égare, ils lèchent les filles comme des bœufs qui sucent un morceau de sel !

Avec les hommes je ne veux pas. Je ne peux pas. Je ne peux plus. Ils m'ont tout pris. Trop tôt. J'avais dix ans. C'est mon oncle qui est la cause de tout ça. Il s'amusait avec moi. Souvent. Oui, je sais, vous allez dire que vous imaginez bien ce que c'est : des attouchements, des bisous trop appuyés et trop longs qui s'égarer dans le cou, des doigts qui remontent le long des petites guiboles sous la jupe en coton fleuri, une main qui s'attarde sur un chemisier encore plat... Mais non, vous ne savez pas ce que c'est ! Lui, c'était pas ça, c'était autre chose. Pendant trois ans, je me suis retrouvée avec un sexe d'homme entre les cuisses, un sexe qui me forçait et me faisait mal, qui me déchirait le ventre en brûlures qui duraient longtemps, pendant des heures... Certains jours, il lui prenait un caprice, il me retournait d'un seul coup, me jetait brutalement sur le ventre et me prenait par derrière. Alors je perdais du sang pendant des semaines... D'autres fois, il m'obligeait à lui faire pipi dessus, et j'urinais en m'accroupissant sur son ventre, pendant qu'il poussait des grognements de porc... Pas possible d'aller voir le médecin quand j'avais des infections urinaires, j'aurais pas pu expliquer, j'aurais jamais osé dire ce qui m'était arrivé. Je souffrais, je pleurais, j'attendais que ça se passe... La première fois que ça m'est arrivé, je ne pouvais même plus penser à rien. Mon oncle parti, je suis restée toute seule, devant la télé, à regarder n'importe quoi ; je zappais d'une chaîne à l'autre, n'importe comment, quand je suis tombée sur un truc génial, c'étaient des filles qui patinaient... Je les ai regardées tournoyer en musique et c'était beau. Tellement beau que j'ai réussi à

oublier un moment. C'est ça qui m'a donné l'idée du patinage. Je me suis mise à suivre toutes les compétitions, dans tous les pays. Et puis mon oncle est mort, écrabouillé dans sa bagnole à un passage à niveau. Pas seulement salaud, con en plus ! Le plus beau jour de ma vie ! Comme j'aurais voulu être dans la cabine de conduite du train, pour voir éclater sa sale gueule contre le wagon ! À treize ans j'ai pris des cours et voilà : c'est comme ça que cette année j'ai fini deuxième au championnat d'Europe Junior... Mon entraîneuse veut que je reprenne le patinage en septembre, pour être championne l'an prochain. J'ai d'abord envisagé de l'écouter. Mais après ? Je ferais quoi après ?

En ce dernier jour de vacances, j'ai changé d'avis. Je ne veux plus être une petite championne. Je suis bien ici, l'eau caresse mon corps, les vagues me bercent, elles me portent, elles sont douces... Il faudrait que ça dure toujours. Comme ça, éternellement... Aimée et caressée par les vagues. Je sais que c'est possible. Mes vacances touchent à leur fin. Je devrais rentrer demain. Mais il n'en est pas question. Je suis toute seule, je nage, je nage plus loin, la côte s'éloigne. Sous moi, des tonnes et des tonnes d'eau, l'eau noire des profondeurs insondables. Je regarde le soleil qui disparaît derrière les rochers, il est tout rose et ses reflets dans l'eau scintillent comme les paillettes de ma petite jupe de patineuse. Il me semble que le vent murmure mon nom : Aurelline, Aurelline... Ma décision est prise, irrévocable. Non, je ne reviendrai pas. Je ne monterai jamais sur la première marche du podium. Je ne veux pas retrouver l'enfer de cette vie. Une brise fraîche s'est levée vers le soir et ma peau se hérissé. J'écoute l'océan qui m'appelle. Je ne serai jamais une petite championne, je n'ai plus besoin de mes patins, plus besoin de personne. La mer me berce comme une valse de Strauss. Adieu. Je vais confier mon existence à l'océan...